

«TRADUCTION», AVEZ-VOUS DIT?

On a le comput qu'on veut ou qu'on mérite. Des calendriers choisissent guerres ou conquêtes, d'autres les découvertes scientifiques ou les développements artistiques. Les traductions de la Bible offrent assurément un repérage des plus pertinents puisqu'il prend en compte le texte fondateur d'une des grandes traditions de l'humanité, que sociétés et cultures diverses ont véhiculé tout au long de l'histoire pour y fonder leurs systèmes de valeurs. C'est dans cette perspective que le temporel s'indexe sur l'intemporel.

Dans le domaine francophone, malgré une longue histoire de traductions, aucune n'a acquis le statut de monument à la fois littéraire et spirituel par rapport auquel les versions ultérieures se situeraient. Parmi les traductions faisaient autorité aujourd'hui, une nouvelle traduction est dès lors un événement qu'il convient d'interroger.

Cette parution, dans sa médiatisation même, peut réjouir car elle redonne à la Bible la place qui lui revient et que la sécularisation contemporaine ne saurait nier. Par ailleurs, suscitant le débat, elle permet, comme toute traduction, de prendre le pouls sociétal en offrant l'occasion de poser des questions : sur le langage, la tradition, l'imaginaire, la spiritualité, le religieux, le sacré. Sur ces derniers points, les funestes événements du 11 septembre projettent une singulière actualité.

Événement éditorial, donc. Dans sa facture d'abord, efficacement pensée : une présentation pertinemment allégée, des introductions et des notes pour chaque livre, deux glossaires, précieux outils de référence, deux index. Puis par la méthodologie adoptée, dite «du binôme», qui invitait à s'associer, pour chaque livre, un exégète et un écrivain. Tous deux étaient baptisés traducteurs dans le projet alors que, techniquement, aucun ne l'était : le second, sans accès à la langue originale, réécrivait le matériau brut ou littéral, scientifiquement annoté, fourni par le premier. Les deux phases, décryptage et rédaction, sont familières de tout traducteur mais ce qui fait la traduction, c'est l'unité du sujet opérant. La dichotomie reflète et reconduit ce qui hante la métaphysique occidentale, la séparation de l'esprit et de la lettre, du sens et de la forme, du signifié et du signifiant, césure que dénonce tout un courant traductologique contemporain. Par ailleurs, cette pratique occulte *de facto* l'hébreu, l'araméen ou le grec, la présence de l'étranger, idéologie traductive que l'on

«TRADUCTION» AVEZ-VOUS DIT?

pouvait croire obsolète, et aboutit à donner une traduction d'une traduction, même si certains renouvellements lexicaux sont heureux.

Les deux partenaires, cependant, s'entendaient finalement par consensus, nous dit-on, sans que soit précisé sur quels principes. Or de leur propre aveu, pour les écrivains ne s'est pas posée la question de la foi. Dans notre horizon post-structuraliste, tout texte n'est qu'un texte mais on ne peut mettre entre parenthèses ce qu'une société en fait. Shakespeare n'est pas Salomon et Dante n'est pas Ézéchiel. Par ailleurs, pourquoi faire spécifiquement appel à un écrivain? Le mythe platonicien ou hugolien d'une inspiration quasi divine n'est plus de mise. Désacralisation d'un texte jugé figé dans ses versions antérieures qui s'accompagne d'une resacralisation en vertu d'un pouvoir de l'esthétique lié à l'écriture. D'autant que les écrivains choisis ne représentent pas l'ensemble des cheminements littéraires actuels. L'œuvre d'Henri Meschonnic, qui vient de publier sa traduction des *Psaumes*, intitulé *Gloires*, est, en contraste, exemplaire car elle suit une «*poétique du traduire*» qui est réflexion à la fois sur les enjeux de l'écriture et les défis de la traduction.

Polyphonie

Le responsable du projet insiste avec raison sur la diversité rédactionnelle du texte biblique, sa «polyphonie», justifiant ainsi la diversité des styles traductifs, mais même une approche de type sociologique ne peut ignorer l'harmonisation nécessaire à l'intégration d'un texte dans un discours religieux afin de constituer une tradition. Veut-on faire de cette Bible un objet seulement culturel – ce qui expliquerait l'usage de la minuscule initiale (*la bible*)? Il s'agit cependant d'une traduction mise en chantier par des maisons d'éditions catholiques qui ont, de surcroît, demandé une légitimation auprès des autorités concernées. Au demeurant, l'uniformisation stylistique s'y réintroduit dans la mesure où les écrivains signent plusieurs textes.

En outre, une intertextualité existe entre le corpus bibliques juif et chrétien puisque, théologiquement, le second s'appuie sur le premier – le christianisme se fonde sur le judaïsme pour s'y substituer –, et que, formellement, le corpus chrétien cite le corpus juif, notamment les livres prophétiques. Or cette cohérence n'est guère ici respectée. À cet égard,

«TRADUCTION» AVEZ-VOUS DIT?

on ne peut que constater la bien plus grande liberté d'adaptation dans le corpus juif, que ne peuvent justifier d'improbables considérations linguistiques. De même, l'index correspond est cinq fois plus mince alors que la masse textuelle est dans la même proportion plus importante.

Le postulat de la «polyphonie» des textes bibliques oblige la critique à évaluer séparément chacun des livres traduits, sans porter un jugement d'ensemble. Pourtant est annoncée une «nouvelle traduction», un projet global qui contredit l'autonomie revendiquée de chaque livre traduit. Doit-on alors établir un bilan quantitatif? Des réussites à signaler : les passages plus narratifs du *Pentateuque* ou des *Évangiles*, les *Épîtres* rebaptisées *Lettres*, *l'Apocalypse*, ici «*Dévoilement*»... En revanche, certains textes sont inacceptables, non seulement par incorrection herméneutique, mais aussi par irrespect de la grammaire. Exemple fâcheux, car principal : la *Genèse* dans ses premiers versets. Faute d'analyser ici 3000 pages, indiquons que cette traduction pourrait servir d'instrument didactique, car elle illustre ce qu'Antoine Berman appelle les inévitables «*tendances déformantes*» : réarrangement de la syntaxe et des découpages, appauvrissement lexical, destruction des rythmes, incongruité des niveaux de langue, etc.

L'accent mis sur le travail des écrivains n'est pas seulement un choix de mode ou de marketing. Pour redonner souffle et vigueur au texte biblique, on aurait pu fournir le matériau traductif brut, laissant au lecteur le soin d'interpréter. L'insistance sur la force de la forme littéraire révèle un souci de l'esthétisation, écho d'une théologie de l'incarnation, qui est aussi un parti pris sur la traduction. Une traduction-écriture qui s'opposerait à une traduction-lecture où se reconnaîtraient davantage traditions juive et musulmane – qui désignent le texte sacré comme «lecture» (*mikra* ou Coran) et non comme «Écritures» – ainsi que protestante. Au-delà de l'appréciation critique, l'intérêt traductologique de cette parution est d'ouvrir le débat en ce sens.

Écrivain, critique et traducteur, Alexis Nouss est professeur au département de linguistique et de traduction de l'Université de Montréal.

Source : Alexis Nouss, «Traduction» avez-vous dit? *Le Devoir*, 3-4 novembre 2001, p. D-12.